

# MONTAIGNE, HOMME DE LA RENAISSANCE

*Jeannine Moyse*

*L'avertissement à chacun de se connaître doit être d'un important effet, puisque ce dieu de science et de lumière<sup>1</sup> le fit planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avait à nous conseiller.*

*(Essais, III, 13)*

## PANORAMA DE LA RENAISSANCE

Le siècle de la Renaissance, en France, s'ouvre sur les guerres d'Italie et le règne de François I<sup>er</sup>, protecteur des arts et des lettres, et s'achève sur l'Édit de Nantes, qui rétablit la paix civile entre catholiques et protestants, et sur le règne de Henri IV. C'est un siècle de passions et de contrastes ; si sa première moitié s'épanouit dans la joie de vivre et l'ivresse insatiable du savoir à la lumière des grandes œuvres de l'antiquité retrouvée, le même retour aux sources, appliqué aux textes bibliques, provoque en même temps le mouvement de la Réforme ; après 1560 les violences et les haines des guerres civiles et des guerres de religion se déchaînent dans tout le pays. C'est vers la fin du siècle que pourtant, grâce à Montaigne, la raison humaine parvient à dégager l'expression d'un art de vivre et de penser à la mesure de tous les temps. Cette exaltation, puis cette fournaise ont abouti à une sagesse : « or dans la nuit » selon la formule par laquelle Giraudoux conclut son « Portrait de la Renaissance ».

### L'INFLUENCE DE L'ITALIE

De grandes découvertes annoncent et accompagnent ce changement de civilisation. Car c'est bien une civilisation nouvelle qui éblouit, à leur arrivée dans une Italie en pleine Renaissance depuis un siècle, les Français partis en guerre de conquête. Ils s'émerveillent d'une manière de vivre raffinée, d'une architecture souriante, d'une richesse d'invention portée, chez les artistes et les écrivains, par la fréquentation directe des œuvres antiques. Et ils ramènent avec eux, expédition après expédition, l'idée et les modèles qui vont inspirer la Renaissance française.

### LES GRANDES DÉCOUVERTES

C'est le moment où l'imprimerie, inventée par Gutenberg en 1450 et répandue un peu partout en Europe vers 1500, rend possible la divulgation des connaissances nouvelles qui élargissent les horizons de la pensée. Des voyageurs audacieux, Christophe Colomb, Vasco de Gama, puis Magellan révèlent à leurs contemporains des mondes ignorés, en ouvrant des itinéraires maritimes par l'Ouest et par l'Est, grâce aux progrès de la cartographie et des instruments de navigation.

---

1. Apollon Delphien. Il s'agit du précepte « Connais-toi toi-même », gravé au fronton du temple d'Apollon à Delphes.

## LES PROGRÈS DES SCIENCES ET LE RÔLE DES HUMANISTES

Le système de Copernic révolutionne l'astronomie en expliquant les mouvements apparents des astres par l'hypothèse que la Terre tourne autour du soleil — et non l'inverse, comme on le pensait jusqu'alors. Ce système du monde, seul capable, à l'inverse de celui de Ptolémée, de rendre compte du mouvement des planètes pour un observateur terrestre selon l'hypothèse du mouvement circulaire uniforme, permettra rapidement à l'homme d'organiser rationnellement l'univers qui l'entoure, grâce aux lois que découvriront Képler et Newton au siècle suivant.

Cette découverte d'une piste pour la connaissance de l'univers s'accompagne d'un retour aux « humanités », c'est-à-dire aux sources de toute humanité digne de ce nom, telles qu'on les découvre à nouveau dans les auteurs de l'Antiquité. Les humanistes sont des érudits qui, autour de Guillaume Budé, et grâce aux frères Estienne, auteurs de précieux dictionnaires, trouvent et compilent toutes les connaissances que nous ont léguées les Anciens. On part de la lecture de Pythagore pour faire progresser les mathématiques, de celle des naturalistes pour se lancer ensuite à observer, décrire et inventorier les animaux et les plantes.

Tout naturellement la réflexion expérimentale se fait jour, et c'est grâce à la pratique de la chirurgie qu'Ambroise Paré fait progresser l'anatomie. Rabelais, lui aussi, a ajouté à l'étude du latin et du grec celle de la médecine, est devenu un médecin réputé, et peut écrire en connaissance de cause dans la *Lettre de Gargantua à Pantagruel* :

Soigneusement revisite les livres des médecins grecs, arabes, et latins [...] et par fréquentes anatomies<sup>1</sup> acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde qui est l'homme.

Ainsi la connaissance de l'homme demeure le but ultime. Et l'enthousiasme pour les Anciens stimule les hommes de la Renaissance, les amenant à multiplier leurs propres capacités de recherche pour y parvenir.

## LA DIGNITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE

Pendant que la science se dégage de la théologie, la langue française gagne ses titres de noblesse et rivalise avec le latin pour atteindre au beau, au grand, au vrai. François I<sup>er</sup>, qui a créé, en 1530, le Collège des Lecteurs Royaux pour encourager la connaissance du latin, du grec et de l'hébreu, rend obligatoire l'emploi du français dans les actes de justice. Les poètes, Du Bellay, Ronsard et l'École de la Pléiade vont consacrer leurs forces à enrichir et illustrer, à l'imitation des Anciens et des Italiens, les ressources propres au langage que tout le monde parle.

## L'IMPORTANCE DE L'ART ET LE RÔLE DES ARTISTES

Le culte de l'intelligence n'a d'égal que l'amour de l'art, en ce siècle de renouvellement. Dès la première année de son règne, François I<sup>er</sup> invite Léonard de Vinci à se fixer en France. Or, l'esprit universel de Léonard symbolise la renaissance sous tous ses aspects. Peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, savant, il anticipe avec génie sur les possibilités de son temps et touche à tous les domaines de la création sans se fixer dans aucun, dans l'ivresse de suivre à fond l'étendue de ses pensées. Paul Valéry en propose un portrait qui semble résumer toute cette époque :

Il laisse debout des églises, des forteresses ; il accomplit des ornements pleins de douceur et de grandeur, mille engins, et les figurations rigoureuses de mainte recherche. Il abandonne les débris d'on ne sait quels grands jeux. Dans ces passe-temps, qui se mêlent

1. Dissections.

de science, laquelle ne se distingue pas d'une passion, il a le charme de sembler toujours penser à autre chose... (*Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci*, 1894)

D'autres artistes viendront d'Italie en France après lui ; et l'exemple de François I<sup>er</sup> sera abondamment suivi. Les grands se font mécènes et protègent les artistes aussi bien que les écrivains ou les poètes. La peinture, la sculpture, l'architecture en reçoivent une impulsion décisive ; et le modèle italien nourrit un goût français pendant tout le siècle. La décoration du château de Fontainebleau, entamée par des peintres italiens à l'initiative de François I<sup>er</sup>, sera poursuivie dans la paix retrouvée sous le règne de Henri IV, ainsi que la reconstruction du Louvre, confiée par Henri II à Pierre Lescot, et reprise également sous Henri IV.

#### LES BOULEVERSEMENTS DUS AUX GUERRES

Ces grands courants artistiques traversent le siècle, en dépit des violences qui l'assombrissent quand s'affrontent des factions fanatiques, et bien que le brigandage et les guerres civiles se mêlent aux guerres de religion et aux guerres étrangères pendant trente-six années consécutives. Vainement les poètes appellent à la paix : Ronsard, catholique, publie le *Discours des misères de ce temps* et réitère ses exhortations dans d'autres Discours. Agrippa d'Aubigné, protestant, publie *Les Tragiques*. Ces grandes voix seront entendues surtout de la postérité. Il faut s'accommoder de circonstances tragiques et de vies menacées.

C'est alors qu'un sage, en sa tour mais aussi parmi les hommes et les événements du moment puisqu'il a consacré deux années de sa vie à voyager à travers l'Europe, quatre années à assumer les responsabilités de maire de Bordeaux, et fut de temps en temps le familier des Rois, a pu donner l'exemple le plus étonnant qu'on ait jamais vu de lucidité et de jugement sur son temps, sur soi-même et sur l'homme. Ce sage, c'est Michel de Montaigne, homme de la Renaissance, et, lui aussi, tout autrement que Léonard, symbole de son temps.

### PORTRAIT DE MONTAIGNE

Son père avait participé aux guerres d'Italie, s'était enthousiasmé, comme tout le grand public, au retentissement des courants de pensée nourris d'auteurs grecs, latins ou italiens, avec cette soif d'innovations qui caractérise toute l'époque. A la naissance de son fils aîné, en 1533, il s'enquit avec soin des meilleures formes d'éducation possibles et décida, pour le faire « arriver à la grandeur d'âme et de connaissances des anciens Grecs et Romains », de lui faire apprendre le latin comme langue maternelle.

#### MONTAIGNE ET LES ANCIENS

Jusqu'à l'âge de six ans, Montaigne ne sut parler que latin : « Quant à moi, j'avais plus de six ans avant que j'entendisse non plus de français ou de périgourdin que d'arabesque. » Plus tard il apprit le grec « d'une voie nouvelle, par forme d'ébats et d'exercices ». Et toute sa vie il garda un « commerce » constant avec la pensée antique en s'occupant à lire, relire et annoter des ouvrages latins ou grecs, le plus souvent dans leur langue d'origine. Mais il était curieux des traductions qui se publiaient, comme celle des *Vies* de Plutarque par Amyot, dont il fit son livre de chevet<sup>1</sup>. C'est tout naturellement qu'il retrouve de mémoire les citations qui émaillent

1. Plutarque : écrivain grec du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. (environ 15-125). Il écrivit les « Biographies parallèles des hommes illustres de la Grèce et de Rome » en présentant un héros grec, puis un héros romain entre lesquels il établissait ensuite la comparaison : Démosthène et Cicéron, ou Alexandre et César par exemple. Il excellait à dégager la physionomie morale à partir de détails et d'anecdotes caractéristiques. La traduction d'Amyot, parue en 1559, a contribué pendant

constamment son livre et stimulent sa réflexion. Ce dialogue avec les Anciens et cette confrontation qu'il en faisait avec les circonstances de sa vie et les événements de son temps ont fourni la matière des *Essais*, auxquels il choisit bientôt de se consacrer pleinement. Après la mort de son père, il quitta en 1571 sa « charge » de magistrat à Bordeaux, pour se retirer dans sa « librairie » au château de Montaigne. Il avait 39 ans.

#### MONTAIGNE PARMIS SES CONTEMPORAINS.

En France règne alors la confusion des guerres civiles et des guerres de religion qui s'enchaînent durablement ; en 1572 éclate le massacre de la Saint-Barthélemy.

Montaigne est aussi un homme de son temps par son comportement au milieu des violences, des haines et des troubles politiques, dans cette province de Guyenne qui fut particulièrement déchirée. Il est bien frappant que le premier chapitre des *Essais*, « Par divers moyens on arrive à pareille fin », pose la question de savoir comment défendre au mieux sa vie : est-ce en tentant d'« émouvoir [ses ennemis] par submission à commisération et à pitié » ? ou en cherchant le même effet par « la braverie et la constance, moyens tous contraires » ? Des anecdotes tirées de l'histoire ancienne et récente illustrent les deux cas, et permettent à Montaigne, dès le début de son livre, de réfléchir à part lui sur les actions, les maximes et les mœurs, pour mettre en pratique, à toute occasion, sa philosophie et sa connaissance de l'homme.

Dans un des plus beaux passages des *Essais* il raconte comment il vivait porte ouverte au milieu des pillages et des guerres. Le jour où un voisin, chef de brigands, introduisit par la ruse ses hommes de main au château de Montaigne, l'accueil ouvert et la confiance que lui témoigna le maître du logis le firent renoncer à son entreprise :

Souvent depuis il a dit [...] que mon visage et ma franchise lui avaient arraché la trahison des poings.

Si Montaigne savait ainsi faire rayonner son estime de l'homme, ce n'était évidemment pas pour vivre en solitaire égoïste ; négociateur estimé à la Cour, il remplit d'importantes missions de conciliation entre les partis ennemis, et fut l'ami d'Henri de Navarre en même temps que le porte-parole du Roi de France.

### PRÉSENTATION DES *ESSAIS*

La modération de l'auteur des *Essais* tenait au recul qu'il savait prendre face aux événements. A propos de la découverte des nations primitives du Nouveau Monde, surmontant son regret de n'être pas éclairé par le jugement de Platon, il confronte sans indulgence les excès de cruauté commis par les conquérants dits civilisés et la simplicité de mœurs proches des lois naturelles chez des hommes prétendus barbares. On sait, après l'avoir lu, où situer la barbarie. Face à une découverte à ce point inouïe par rapport à tout ce qui a précédé, Montaigne cherche et trouve l'expression définitive et la plus haute de l'humanisme de la Renaissance. De la fréquentation des « humanités » s'est formée peu à peu une attitude d'ouverture et de tolérance, et l'humanisme est désormais une doctrine de confiance en l'homme grâce aux ressources de sa raison et à l'élargissement de ses connaissances. Depuis Rabelais la rupture avec le mysticisme du Moyen-Age est consommée ; le mépris du corps humain est remplacé par l'idéal antique de l'équilibre assuré par « un esprit sain dans un corps sain », pour que la condition humaine atteigne à sa plénitude. Avec une admiration aussi pleine et entière que Rabelais dans le prologue de *Gargantua*,

Montaigne propose pour modèle de toute sagesse « Socrate, qui a été un exemplaire parfait en toutes qualités », et il le cite à tout propos dans sa recherche de la vérité. Refusant de s'enfermer dans le dogmatisme d'un système philosophique, il s'exerce à retrouver, selon la rencontre, les différents cheminements de la sagesse antique.

#### MONTAIGNE ET LES PHILOSOPHES

A l'arrière-plan de ses pensées se profile toujours la formule de Protagoras, que « l'homme est la mesure de toutes choses », comme une restriction, mais aussi comme une orientation déterminante.

A l'école du *scepticisme*\* antique, il est le philosophe du « Que sais-je ? », celui qui soumet au doute et à l'examen les certitudes de nos connaissances et de notre raison. A l'ivresse de savoir qui caractérisait le début de la Renaissance, à l'emportement avec lequel Rabelais voulait faire de ce géant que pouvait être l'homme « un abîme de science », Montaigne substitue la modestie de l'esprit critique. Il y attache tant d'importance qu'en 1576 il fait graver une médaille représentant une balance, et le signale dans les *Essais* quand il analyse le Pyrrhonisme\* et son refus d'affirmer quoi que ce soit :

Cette fantaisie est plus sûrement conçue par interrogation : *Que sais-je ?* comme je la porte à la devise d'une balance.

L'ample démonstration développée au livre II dans l'*Apologie de Raimond Sebond* (II, 12) n'est pas un aspect passager de son expérience. Montaigne garde partout dans les *Essais* le recul critique et la précaution de jugement dont la démarche sceptique lui a fourni l'exemple.

Et il le fait à l'époque où se développent les connaissances scientifiques appuyées sur la réflexion expérimentale, qui toujours soumet à l'épreuve des faits les hypothèses qu'avance notre raison. La mise en doute est la précaution majeure qui sauvegarde la santé de l'esprit.

On me fait haïr les choses vraisemblables quand on me les plante pour infaillibles,

affirme-t-il encore au terme de son expérience, au dernier chapitre des *Essais*, où il écrit aussi :

Je ravassais présentement, comme je fais souvent, sur ce, combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amuse plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité : ils laissent là les choses, et s'amuse à traiter les causes. Plaisants causeurs.

Les *stoïciens*\* ne tiennent pas un autre langage quand ils affirment la primauté du jugement droit dans la recherche de la vérité. Et Montaigne ne se prive pas d'appuyer aussi sa philosophie de la connaissance sur l'aventure stoïcienne, selon laquelle la volonté, qui sera source de grandeur et de morale, est d'abord source fondamentale d'une vérité cherchée.

Comme eux il se connaît pris dans le monde réel des hommes, où il s'agit de mettre toute apparence en ordre, et, dans l'ordre une fois connu, de trouver pour l'homme la sagesse continûment nécessaire parmi les dangers et les devoirs, contre défauts, tentations, paresse de l'âme. Comme eux, il invente l'exemple serein d'un homme à sa place, seulement homme, et cherchant dans les devoirs ordinaires de son esprit une liberté capable de triompher de tout. Des Stoïciens il apprend où peut tendre la grandeur de l'homme qui prend conscience de sa condition mortelle.

La préméditation de la mort est la préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le savoir mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte.

Cette liberté devant la mort n'est qu'acceptation de notre nature :

Où que votre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage : tel a vécu longtemps qui a peu vécu : attendez-vous y pendant que vous y êtes. Il gît en votre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vécu.

Et c'est le seul moyen d'affranchir l'homme du tourment d'une crainte sans remède :

Or des principaux bienfaits de la vertu est le mépris de la mort, moyen qui fournit notre vie d'une molle tranquillité, nous en donne le goût pur et aimable, sans qui toute autre volupté est éteinte.

Dès le premier livre des *Essais* s'entend ainsi la résonance épicurienne\* qui atteint sa plénitude dans la sérénité du troisième livre. Du début à la fin des *Essais*, Montaigne associe tantôt l'un tantôt l'autre de ses interlocuteurs antiques selon l'aide qu'il y trouve pour conduire au mieux sa vie et ses pensées. Tout au début du chapitre « Que philosopher c'est apprendre à mourir », en pleine démarche stoïcienne, il prend sa distance avec son modèle :

Mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il joue toujours le sien parmi. Quoi qu'ils disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté. Il me plaît de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur. Et s'il signifie quelque suprême plaisir et excessif contentement, il est mieux dû à l'assistance de la vertu qu'à nulle autre assistance. Cette volupté, pour être plus gaillarde, nerveuse, virile, n'en est que plus sérieusement voluptueuse.

Il ne s'agit pas pour lui d'infléchir son comportement à des influences successives ; à tout moment elles se proposent ensemble au choix qu'il décide, lui seul, en mêlant ses pensées aux auteurs qu'il aime et aux événements qui éprouvent sa réflexion. Les démarches différentes ne sont jamais que des moyens vers la même sagesse : l'acceptation de la condition humaine. Le climat épicurien permet à Montaigne de la formuler avec un rare bonheur d'expression. Qui prend soin d'associer son âme aux douleurs et aux voluptés de son corps selon la tempérance et l'équilibre découvre que la vie est bonne, et qu'il dépend de lui de mesurer à chaque instant les bienfaits de la nature :

Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors [...].

Les circonstances les plus simples sont pour chacun autant d'occasions d'apprécier le bonheur de vivre.

Pour moi donc j'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer.

Comme Rabelais, mais selon son humeur et sa philosophie, Montaigne exprime la confiance en l'homme et le bien inestimable de la vie humaine quand elle suit la nature, ce qui demeure la grande leçon de l'humanisme de la Renaissance. Au terme des *Essais* et pour les siècles à venir, il a su formuler ce qu'il considère comme essentiel :

Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie, et de nos maladies la plus sauvage c'est mépriser notre être.

#### MONTAIGNE OBSERVATEUR DE LUI-MÊME

A mettre en route ainsi ses propres pensées tout en suivant les pas de ses grands modèles, Montaigne faisait acte de culture vraie : sa fidélité relative aux textes et aux traditions le conduisait hors des sentiers garantis par l'autorité, à la découverte de lui-même. Indépendant des courants de pensée qui l'éclairent, il l'est aussi de son siècle par l'originalité de sa démarche. Alors qu'artistes et poètes de la Renaissance visaient à conquérir la gloire et à être connus des générations futures, Montaigne n'écrit — tout au moins l'affirme-t-il avec humour — que pour lui, et l'annonce d'entrée :

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur [...]. Je n'y ai nulle considération de ton service, ni de ma gloire.

#### LA QUÊTE DE SOI

Sa « bonne foi » consiste à s'observer lui-même, comme étant lui-même ce qu'il connaît le mieux, et à y mettre l'honnêteté de ne rien modifier ou dissimuler de ce qu'il sait être vrai.

« Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre », annonce-t-il encore dans l'*Avis au Lecteur* de la première édition en deux livres, en 1580. Il se confronte à lui-même, se relit et se reprend, annotant ses propres réflexions comme il a annoté celles de ses auteurs préférés. Une seconde édition en deux livres, en 1582, est augmentée de corrections et d'additions. L'édition suivante, en 1588, comporte de nouvelles additions, et ajoute le troisième livre aux deux premiers. Il l'a relue et corrigée jusqu'à sa mort en 1592 ; et c'est cet exemplaire annoté, dit *exemplaire de Bordeaux*, qui a été publié en 1595 par les soins de Mademoiselle de Gournay comme la version définitive des *Essais*. On comprend pourquoi il a écrit :

Moulant sur moi cette figure, il m'a fallu si souvent embrasser et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermi et aucunement formé soi-même [...]. Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre ne m'a fait [...].

En toute modestie il se présente comme l'homme le plus commun qui soit, le plus éloigné de se croire un modèle exemplaire, ou seulement un homme important :

On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée que à une vie de plus riche étoffe : chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.

Or le projet de se peindre exige une étude attentive ainsi qu'une présence, à tout moment, des pensées d'autrui avec lesquelles dialoguer et réfléchir. Il l'explique au chapitre « Du démentir » :

Je n'ai aucunement étudié pour faire un livre ; mais j'ai aucunement étudié pour ce que je l'avais fait, si c'est aucunement étudier que effleurer et pincer par la tête ou par les pieds tantôt un auteur, tantôt un autre ; nullement pour former mes opinions ; oui pour les assister pieç'a formées, seconder et servir.

#### LE PROJET DES ESSAIS

Les *Essais* sont pour Montaigne le moyen de s'essayer à « former ses opinions » sur tout sujet qui se présente à ses rêveries, ou que lui fournit son expérience. La diversité des titres des chapitres, si on parcourt la table des matières, montre qu'aucun ordre décidé préalablement, aucune structure extérieure ne viennent contraindre le libre déroulement de ses méditations.

Bien plus, les titres ne fournissent qu'un départ, ou un détail autour duquel librement foisonnent des considérations rigoureusement enchaînées, mais souvent indépendantes du titre annoncé. Au lecteur de se réveiller pour suivre une pensée toujours en éveil, et de se tenir sous le charme d'une conversation toujours recommencée, sur les sujets qui nous touchent le plus, ou du moins qui nous concernent toujours. « Des cannibales » ou « Des coches » confirment cette manière de surprendre par le titre, d'annoncer comme par mégarde, de sembler se laisser aller à la première idée venue, sans s'égarer jamais pourtant au-delà de ce qui compte et qui conduira à l'essentiel.

Il vaut la peine de parcourir, hors des chapitres mis au programme, quelques aspects de cette expérience toujours remise en question avec le même souci de l'humain et du vrai, pour voir se dessiner, sur des propos divers, la physionomie de l'homme qu'était Montaigne, mettant à l'épreuve son propre pouvoir de juger.

## MONTAIGNE MÉDITANT SES EXPÉRIENCES

On peut parcourir quelques titres : « De la tristesse », « De l'oisiveté », « De la constance », « De la peur », « Du pédantisme », « De la solitude », « De la gloire », « De la présomption », « De la liberté de conscience », « De la vertu », « De la colère », « De l'expérience ».

Encore que les titres n'annoncent que très partiellement le contenu des chapitres, ils sembleraient proposer une observation en quelque sorte morale et donc individuelle du cœur humain. Mais Montaigne se considère le plus souvent dans la société ; il analyse plus particulièrement sur certains sujets qui lui tiennent à cœur la relation entre nous et les autres.

Elle sous-tend l'expérience la plus profondément ressentie et qui a illuminé toute sa vie, l'amitié (« De l'Amitié », I, 28). La relation de nous aux autres commande un regard sans indulgence, au contraire, sur les rapports communs qui font les rouages sociaux et sur la fausse importance des rôles qu'on se donne parmi les hommes (« De ménager sa volonté », III, 10). Elle inspire un jugement lucide sur le manque de fondement des lois, hors de la garantie qu'elles puisent dans la coutume et les mœurs (*Apologie de Raimond Sebond*, II, 12). Elle détermine des vues très profondes et très actuelles sur l'éducation des enfants, éclairées par les soins et les précautions, très originales à cette époque, qu'avait apportés son père à sa propre éducation (« De l'institution des enfants », I, 26). Elle trouve son illustration la plus évidente à l'occasion des voyages, où nous pouvons découvrir des usages et des hommes différents de ceux auxquels nous sommes habitués (« De la vanité », III, 9). Chacune de ces expériences mérite d'être analysée de plus près.

## « DE L'AMITIÉ »

Elle est ce que peuvent produire de plus parfait les relations de société.

Montaigne en mesure la rareté par l'intensité de l'amitié vraie qu'il a éprouvée, à l'âge de 25 ans, pour Étienne de La Boétie, jeune magistrat comme lui au Parlement de Bordeaux, et dont il a fait la connaissance en 1558.

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi.

Montaigne revit en quelques pages sublimes cette rencontre déterminante, dont le souvenir domine désormais toute sa vie. C'est que, parmi tous les exemples des mouvements humains qu'il a observés ou qu'il a pu lire, la présence de La Boétie, dont il connaissait déjà la première œuvre — ce discours sur *La servitude volontaire* au titre purement stoïcien —, et qu'il rencontra comme s'il l'attendait, l'amena à découvrir, grâce à l'amitié immédiatement ressentie, le point de référence auquel rapporter tout jugement, toute mesure de l'humain en l'homme.

Pour découvrir en lui-même son critère de jugement le plus haut, c'est l'amitié qu'il décrit, en la distinguant de toute autre forme d'attachement — celui des enfants au père, du frère au frère, ou de l'épouse à l'époux — afin de commémorer un miracle de sentiment « tel que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles ».

La Boétie fit connaître à Montaigne la philosophie stoïcienne ; et chacun d'eux trouva sa voie dans cette communauté de deux esprits et de deux volontés.

Nos âmes ont charrié si uniement ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre, que, non seulement je connaissais la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi.